

Sujet Hobbes repris et adapté dans GF

Hobbes dans la préface de *Le Citoyen* écrit : « un méchant homme est le même qu'un enfant robuste, ou qu'un homme ayant l'âme d'un enfant ».

La lecture des œuvres permet-elle de souscrire à cette affirmation ?

Ce sujet définit « le méchant homme » selon deux analogies : premièrement « un enfant robuste » c'est-à-dire un enfant ayant une force physique suffisante pour nuire et dominer les autres et deuxièmement un homme « ayant l'âme d'un enfant ».

L'enfant serait donc, selon Hobbes, naturellement mauvais. Il userait de sa force pour nuire et il resterait toujours à la marge de tout. Seule la faiblesse de ses moyens physiques le rend inoffensif. Pour le rendre bon ou pour canaliser sa méchanceté, il faut donc étouffer son naturel. Car Hobbes dit bien que naturellement l'enfant n'est pas bon. C'est alors que l'éducation et les institutions ont un rôle à jouer.

Pbk : L'enfant est-il méchant ? Faut-il pour en faire un homme bon étouffer son naturel, autrement dit faire que l'homme ne soit pas un loup pour l'homme ?

I. Les hommes méchants sont des enfants robustes et qui ne grandissent pas

1. Il existe des enfants méchants

Il y a des enfants méchants chez Andersen, par exemple le petit garçon qui jette au feu le soldat de plomb, p. 93.

Des « trous de violence » révèlent une part sombre chez Wole, renvoyant à une part instinctive pour la destruction et l'agressivité. On peut citer également le moment où il arrache les roses du jardin de son père sans y penser ou alors quand il roue son petit frère de coups sans pouvoir s'arrêter. Après cet épisode, sa mère lui dira qu'il est « possédé par le diable » (VII, p. 204).

Rousseau évoque la possibilité pour les enfants d'être « incommodes, tyrans, impérieux, méchants, indomptables » (I, p. 128).

→ Hobbes ne se trompe pas : l'enfant méchant, celui qui a des accès de sauvagerie, est donc bien une réalité.

2. Les hommes méchants laissent parler le naturel

Dans « La Reine des neiges », les brigands, qui vivent comme des bêtes à l'écart de toute civilisation, tuent et blessent sans pitié. Ils menacent de manger la petite Gerda.

Chez Soyinka, ce sont les enfants qui menacent de lapider Sorowanke, la mendiante enceinte. Mais les « marchandes de repas », au lieu de sanctionner leur violence se joignent à eux comme poussées par un instinct primaire de meute (X, p. 305).

Rousseau invite à réfléchir sur la différence entre l'homme et le citoyen, à la question du bon et du mauvais. Un bon citoyen est un homme qui oublie son intérêt personnel et étouffe le naturel. Il cite en exemple le Lacédémonien Pédarète heureux de voir que trois hommes lui sont préférés. (I, p. 60).

3. Certains adultes ont « une âme d'enfant »

Pour Rousseau, c'est la société qui fait que l'homme garde son âme d'enfant : « Nous étions faits pour être hommes ; les lois et la société nous ont replongés dans l'enfance. » (II, p. 162). Les hommes en société sont faibles et dépendants, comme des enfants qui veulent se faire servir.

L'épisode de la punition du maître d'école qui a coupé une rose du jardin d'Essay est un exemple de brouillage des âges qui donne une impression d'étrangeté. Son comportement est infantile, il bégaye comme un enfant pris en faute : V, p. 143. L'adulte perd ainsi toute dignité.

TR : L'enfant peut être méchant et l'homme méchant est parfois un homme infantile. Pour autant, cette méchanceté est-elle vraiment naturelle ? N'est-elle pas causée par la société ?

II. Mais l'enfant n'est-il pas méchant simplement à cause de ses rapports avec les adultes ? La société semble la cause de la méchanceté des hommes.

1. L'enfant méchant est un contresens : il ne connaît ni le bien ni le mal

Pour Rousseau, l'enfant est naturellement bon et il n'a aucun jugement moral puisqu'il n'a pas de raisonnement et ne connaît ni le bien ni le mal. Voir I, p. 126 : « La raison seule nous apprend à connaître le bien et le mal [...] Avant l'âge de raison, nous faisons le bien et le mal sans le connaître ; et il n'y a point de moralité dans nos actions. »

Chez Andersen, l'enfant est pur et innocent. Il représente un stade édénique avant la chute. Dans « La Reine des neiges », Kay devient méchant, certes mais il n'est pas né méchant. Un morceau du miroir est entré dans son cœur et l'a rendu comme un bloc de glace. La bonté de la petite Gerda le rendra à son innocence première.

Chez Soyinka, la mort de la petite Folasade illustre justement le scandale de la mort des

innocents (chap. VII).

2. Les causes de la méchanceté viennent de l'extérieur

Rousseau soutient que l'on peut expliquer tous les vices des hommes (II, p. 178). Les comportements des adultes à l'égard des enfants peuvent faire germer tous ces vices, qu'il est ensuite presque impossible de déraciner.

Soyinka montre comment les enfants deviennent menteurs pour échapper aux punitions disproportionnées de parents.

Chez Andersen, les enfants méchants et durs sont tout simplement ceux qui imitent les parents. La petite fille riche de « la cloche » est déjà réfractaire à tout !!

3. Les hommes les plus civilisés sont les plus méchants

Les hommes les plus méchants sont ceux qui sont en contact avec la civilisation au contraire de ceux qui sont proches de la nature. Dans le conte « la goutte d'eau » les grandes villes sont représentées comme un concentré de vices et d'injustices.

Rousseau préconise d'élever les enfants à la campagne « loin des noires mœurs des villes » (II, p. 185) où germent tous les vices à commencer par la vanité. « Si le méchant était seul, quel mal ferait-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres. » (II, p. 204).

Dans *Aké*, le grand-père met en garde son petit-fils contre la méchanceté de la société qui peut être nuisible. Il met en garde : « Crois-moi le monde des livres est un champ de bataille ; c'est même un champ de bataille plus dur que ceux auxquels nous avons été habitués » (IX, p. 288).

TR : Ainsi l'enfant est naturellement bon. La méchanceté est imputable aux comportements des adultes. D'ailleurs, plus l'homme est civilisé, plus l'homme est méchant. Alors l'homme bon se rencontre dans la nature. Mais l'homme doit bien devenir un citoyen pour évoluer et progresser. L'éducation est donc l'arme qui demeure essentielle pour lui permettre de s'épanouir en société.

III. En fait, l'éducation est indispensable pour former des hommes bons

1. Un enfant laissé à sa seule nature ne pourrait rester bon

L'état social étant une seconde nature, on ne peut plus se passer d'éducation : « Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. » (I, p. 53-54). L'éducation est ce qui permet de prendre le relais de la nature pour former un homme.

Chez Andersen, l'homme a besoin du lien social pour survivre. « L'hiver rigoureux » (p. 136) que le vilain petit canard traverse seul, immobile et engourdi, est une mort symbolique qui précède sa renaissance dans la compagnie des cygnes.

Le petit Wole a plusieurs maîtres : ses parents, son grand-père et ses professeurs.

2. La nécessité de l'éducation des hommes pour accompagner la nature

Andersen propose un but moral dans ses contes, l'exemple à suivre est toujours celui des enfants, qui ont réussi à devenir adultes sans laisser corrompre la pureté de leur cœur. Les contes participent donc d'une éducation.

Pour Rousseau, la bonne éducation consiste à éloigner tout ce qui pourrait entraver la bonne marche de la nature. Si elle est entièrement « négative », c'est-à-dire contraire aux mœurs bourgeoises du temps comme l'instruction, elle n'est pas pour autant passive et encore moins superflue. (II, p. 180-181).

Wole reçoit l'éducation de son grand-père et ses échappées initiatiques lui permettent de grandir. Mais une éducation positive, enseignement de la vertu et de l'instruction, accompagnera son évolution.

3. Une société d'hommes bons est possible

Dans *Aké*, Daodu (Ransome-Kuti) insiste sur la nécessité de l'alphabétisation pour permettre aux femmes de défendre leurs droits et de rétablir une société plus juste et plus morale. C'est cette société que le mouvement des femmes cherche à mettre en place en faisant le siège devant le palais.

Ce qu'il faudrait d'après Rousseau c'est allier les 2, la nature d'abord et l'éducation ensuite : « on réunirait dans la République tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindrait à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu. » (II, p. 163).